

De la bande Baader aux "brigades rouges" italiennes

Barrué, en février dernier, faisant écho au **Monde libertaire**, a protesté ici contre l'appellation impropre d'anarchistes communément accolée aux membres de la bande Baader-Meinhof ou à leurs exploits par la presse du monde entier. Protestation faite dans un simple souci d'exactitude historique et de clarté dans les mots qui n'emportait aucun jugement de valeur, mais qui demeurera probablement vaine. Les événements survenus depuis (enlèvement du leader démocrétien Peter Lorenz à Berlin et tragédie de Stockholm) auront permis de revenir sur la thèse et d'enrichir sur l'épithète, la seule sans doute jugée assez lourde d'infamie pour rendre tout l'opprobre dont il convient de charger les **desperados** allemands !

Pourtant si une étiquette ne prêtait pas précisément à une analogie pareillement infondée, c'est bien celle que se sont donnée les terroristes groupés autour de Baader ! « **Rote Fraktion Armee** » (Fraction de l'Armée rouge), voilà en effet qui, si les mots eurent jamais un sens, n'a pas une particulièrement résonance libertaire, et on doutera que des compagnons s'assemblant pour des entreprises désespérées s'abritent jamais d'une telle désignation, la dernière même qu'ils pourraient choisir !

Nous admettrons que les Allemands, pourtant experts dans la fabrication des mots composés aient eu quelque difficulté à dériver d'une expression comme **Fraction de l'Armée rouge**, le qualificatif d'un seul tenant qui eût suffi pour marquer l'appartenance à l'organisation.

Mais pourquoi, à défaut d'un terme parfaitement approprié, recourir à des approximations abusives, que récusent les intéressés directs, quand il n'était que de leur rendre simplement leur titre de communistes, qu'ils n'ont jamais dissimulé et proclament fièrement chaque fois qu'il leur est donné ? D'ailleurs ne font-ils pas référence constante dans leurs écrits à Marx, à Lénine ? Quelquefois à Guevara et aux Tupamaros, en tout cas jamais à Bakounine.

Sans doute le mot « communiste » a-t-il maintenant des acceptions fort diverses, des plus académiques aux plus inquiétantes, et il reste fort douteux que MM. Marchais ou Berlinguer puissent l'entendre de la même oreille que Baader et ses amis. Et c'est peut-être pour nous épargner toute méprise que policiers, magistrats et journalistes allemands, bientôt imités par tout l'univers, ont trouvé plus expédient de baptiser « anarchistes » des gens qui ne le sont pas et n'ont jamais prétendu l'être ! Impropiété de termes qui a peut-être aussi le bénéfice pour les autorités de produire un premier effet d'épouvante sur l'esprit public, dont on ne serait pas assuré tout à fait sur la seule qualité de « communistes », celle-ci fût-elle aggravée de toutes sortes d'adjectifs péjoratifs !

En Italie, où les organisations conçues à l'image de celle de Baader, sont déjà légion, et qui se disent toutes « communistes », comme la grande sœur allemande, il y aurait plus d'honnêteté dans le vocabulaire, en tout cas en ce qui les concerne les anarchistes. Aucune assimilation n'a jamais été faite en effet jusqu' alors entre ceux-ci et les membres des dites associations. Et si des spéculations de mots sont néanmoins tentées, c'est plutôt pour jouer de l'équivoque du mot « communistes » réclamé à peu près universellement, par tous les terroristes de là-bas ! Confusion qui met en rage le grand parti de masses transalpin, qui ne tient pas à voir son image de marque ternie, surtout dans le temps où il rêve de « compromis historique » avec la démocratie chrétienne, par des identifications sournoises que des malveillants pourraient faire, sur la

foi d'une commune étiquette, entre lui et des bandes réputées « criminelles » ! Surtout qu'il a déjà suffisamment à faire, avec la soixantaine de partis ou de fractions, tous s'étiquetant « communistes » et qui s'agitent à ses frontières sous le nom générique de « Gauche extraparlamentaire », sans compter encore avec des organisations de hors-la-loi qui semblent se multiplier tous les jours. Car il n'est pas question là-bas de simplicité linéaire comme dans l'Allemagne de Bonn, où une seule bande à Baader suffit à la désolation générale ; l'Italie dans son fédéralisme instinctif est en passe, elle, d'en répertorier déjà plus d'une demi-douzaine, apparemment sans liens entre elles. Enumérons-en quelques-unes.

La principale, enfin celle qui semble avoir le plus défrayé la chronique politique et judiciaire jusqu' alors, est constituée des Brigades rouges (**Brigate Rosse**), dénomination plus commode que **Rote Fraktion Armee**, et qui permet de désigner très facilement ses membres du nom de brigadistes rouges (brigatisti rosse). Son chef, Renato Curcio, est un homme d'une trentaine d'années, originaire de Rome, et qui a fait des études de sociologie à l'Université de Trente où il fut déjà mêlé à des affaires d'émissions pirates, effectuées au nom des GAP (**Groupes d'action des partisans**), premier embryon des Brigades rouges ! D'abord catholique et marié fort chrétiennement avec une étudiante, qui est actuellement à ses côtés à la tête des **Brigades rouges**, il participa ensuite à différents « groupuscules », notamment à un « Collectif politique métropolitain » qui se tint en 1969 à Milan, puis à un groupement dit **Sinistra proletaria** (Gauche prolétarienne), dont il s'éloigna petit à petit pour plonger à partir du printemps 1971 dans la lutte clandestine et armée. C'est un théoricien tout autant qu'un homme d'action, peut-être d'une envergure comparable à celle de Baader. Il est possible que d'ailleurs les deux hommes aient eu des contacts. En tout cas un des rares textes apologétiques sur la bande à Baader, plus exactement sur la fraction qui frappa notamment le juge de Berlin, Guenther von Drekmann, en reprèsailles de la mort en prison d'Holger Meins, un des premiers lieutenants de Baader, émane de sa plume. Il fut rédigé dans la prison piémontaise de Casale Monferrato, où Renato Curcio était détenu, et dont il s'évada en février dernier, à la suite précisément d'un raid armé, mené à bien par ses **brigadistes rouges**, et dirigé par une femme. Le document tout entier a été publié dans le numéro du 6 mars dernier dans l'hebdomadaire milanais **A.B.C.**, qu'on peut considérer comme de tendance socialiste.

Précisons que le grand exploit des Brigades reste l'enlèvement du juge Sossi, coupable aux yeux des brigadistes de l'acharnement particulier qu'il avait mis à pourfendre les membres du « groupe du XXII octobre », un groupe de Gênes dont il sera question plus bas (mai 1974).

On se souvient que le juge fut rendu à la liberté après 24 jours de détention, mais sans qu'il eût été jamais molesté, selon son propre dire, et bien que l'Etat italien eût manqué à la parole donnée par les magistrats de la Cour d'appel de Gênes, que les détenus du « XXII octobre » seraient libérés, en contrepartie de la libération de leur collègue.

Curcio, quand il joua la fille de l'air du pénitencier de Casale Monferrato, était en instance de jugement pour tous les méfaits reprochés (séquestrations, meurtres, hold-up), à tort ou à raison, aux Brigades rouges depuis leur naissance. Narguant pendant des années toutes les polices italiennes, qui ne sont pas

moins nombreuses que les nôtres (qui seraient même davantage) il était tombé en septembre 1974 dans un piège tendu habilement par le **Noyau spécial anti-terroriste** des Carabiniers de Turin, cette arme constituant là-bas l'équivalent de nos gendarmes, avec des pouvoirs même accrus. L'affaire n'avait été possible que grâce à une trahison, qui n'était pas due à un brigadiste ordinaire, mais à un personnage infiltré, dont toute l'Italie avait parlé comme d'un héros, pendant des années, notamment au moment des guérillas en Bolivie et au Chili.

Le traître en question n'était autre qu'un prêtre nommé Silvano Giroto, en religion padre Leone, et plus connu encore sous le nom de **Fratre Mitra** (Frère Mitraillette), popularisé par la presse, sur la foi peut-être mensongère, de ses exploits de guerillero en Amérique Latine! Sur sa réputation, Curcio avait reçu le faux frère, croyant même à une recrue de choix. Il en résultait bientôt toutes sortes d'avaries, en dehors même de l'arrestation de Curcio et de tous les intermédiaires par lesquels le sycophante avait dû passer; au nombre desquelles la découverte d'une des principales « planques » des « Brigades rouges ». Là les choses n'allaient pas d'ailleurs aussi aisément qu'espéré, puisque un maréchal de carabiniers tombait sous les balles d'un jeune brigadiste surpris au gîte. Désastre supplémentaire pour les terroristes et véritable bénédiction pour les carabiniers, c'est que ceux-ci trouvaient là toutes les archives des Brigades rouges. Archives qu'on n'a pas fini d'exploiter à Turin, au point que des magistrats et des avocats mêmes sont présentement suspendus ou inquiétés, du fait de trouvailles qu'on aurait faites dans les masses de papiers ou de « rubans » (enregistrements magnétiques) saisis et dont on prétendrait conclure à une « sympathie » active de la part des suspects envers les brigadistes! C'est un fait que tant les membres de la bande à Baader que ceux des Brigades italiennes sont terriblement paperassiers, ce qui constitue peut-être une vertu pour des historiens en chambre, mais qui paraît plutôt un handicap pour des gens vivant sur le qui-vive! Ainsi des fichiers complets concernant aussi bien amis qu'adversaires sont-ils tombés quelquefois aux mains de la police qui y découvrit d'un seul coup plus qu'elle n'aurait recueilli de son seul effort quotidien!

Longtemps les Brigades rouges disposèrent même d'un organe officieux paraissant à Milan, **Contrinfor-mazione**, disparu dans la dernière bourrasque, et dans lequel leur justification était habilement présentée, par un journaliste « gauchiste », maintenant en fuite.

Une trentaine de personnes sont actuellement sous les verrous au titre des Brigades rouges, réparties dans diverses prisons de la péninsule, à des fins de sécurité, bien que l'activité des brigadistes ait surtout eu pour théâtre l'Italie du Nord (Turin, Milan, Padoue, Trente).

Aucun procès global n'a encore lieu, et le réquisitoire introductif d'instance les concernant vient seulement d'être rendu public. C'est un document-fleuve, car il traite conjointement de l'affaire Feltrinelli, qui s'imbrique plus ou moins dans celle des « Brigades », et dans celle de Baader!

On connaît la fin tragique de cet éditeur milliardaire, trouvé littéralement décheté auprès d'un pylône électrique de la banlieue de Milan, en mars 1972. Fin qui ne pouvait manquer de prêter à des romans policiers particulièrement touffus — à des romans jaunes (gialli) comme on dit là-bas, la littérature du genre paraissant traditionnellement sous couverture jaune! —, et dans lesquels il n'est pas facile de démêler! Confessons que la gauche et même une certaine extrême gauche nous apparaissent comme refusant l'évidence: Feltrinelli est mort en voulant jouer selon toute apparence les Tupamaros! Depuis longtemps, il ne lui suffisait plus d'être l'éditeur spécialisé de manuels de guérilla urbaine et il lui brûlait d'imiter

sur le terrain Che Guevara, son idole! Sortant donc du dilettantisme distingué et du mécénat, auxquels il s'était d'abord complu, il avait commencé d'organiser toute une chaîne de groupes clandestins, pourvus de planques secrètes disséminées surtout à Milan.

Depuis l'affaire de la place Fontana (attentat de la Banque d'Agriculture) du 16 décembre 1969, il vivait dans la hantise d'un coup d'Etat militaire et se croyait particulièrement menacé. D'ailleurs depuis cette date, il avait opté pour l'illégalité, essayant de renouer avec des chefs « partisans », qui avaient pratiqué la guérilla dans les Alpes au temps de la république musso-linienne et de l'occupation allemande. Les moyens énormes dont il disposait lui avaient donné à cet égard toute commodité, et au moment de sa mort, il avait mis sur pied un certain nombre de G.A.P. (Groupes d'action des Partisans), éclatés depuis ou partiellement rattachés par les Brigades rouges. L'apparence est aussi que Feltrinelli avait eu des contacts, à plusieurs reprises, avec le groupe Baader-Meinhof, par l'intermédiaire d'un ingénieur allemand, spécialiste en matière de radio clandestine, et aux bons offices duquel l'éditeur avait recouru pour équiper les groupes en formation d'un matériel de transmission.

Un autre fait atteste des liaisons de l'éditeur avec le groupe du XXII octobre, de Gênes, compromis dans des attentats, des hold-up, et même un enlèvement, groupe relevant incontestablement des « Brigades », puisque c'est pour la délivrance d'un de ses chefs que le rapt du procureur Sossi fut monté!

En résumé, Feltrinelli aurait péri du fait de son inexpérience, en tout cas d'une fausse manœuvre de sa part, dans le maniement des explosifs. Ce genre d'accidents est fréquent chez les terroristes, et **Der Spiegel**, le grand hebdomadaire de Hambourg qui reste la meilleure source pour ce qui a trait à l'histoire de la bande à Baader, notait récemment que c'est surtout à des explosions intempestives dans des laboratoires de fortune que la police allemande a dû d'être mise fortuitement sur la piste de « cellules » du fameux groupe! Pareillement l'accident survenu à Feltrinelli, a permis une cascade d'arrestations et d'identifications, à partir d'indices aussi innocents qu'une facture de garage et un trousseau de clés, retrouvés sur lui ou dans la voiture qui l'avait amené sur les lieux, et que ses accompagnateurs affolés avaient abandonnée, après que l'imprévisible drame se fut produit.

Infortune constante, répétons-le et que la chronique italienne la plus récente confirme encore. La police napolitaine ne vient-elle pas de découvrir toute une organisation des N.A.P. (Noyaux armés prolétariens) cette fois, sorte de réplique méridionale des Brigades rouges, mais vraisemblablement autonome, cela à cause encore de l'explosion malencontreuse d'un laboratoire installé dans la banlieue de la ville. L'affaire entraînant, comme pour Feltrinelli, la mort d'un des manipulateurs et en blessant cruellement un autre, et la saisie d'un important butin, en armes, en faux papiers, et en fonds considérables, provenant de la rançon d'un milliard, payée récemment pour la libération d'un industriel, enlevé en décembre dernier.

Nous touchons là maintenant à un autre aspect du problème terroriste italien, qui ne paraît pas avoir été jamais observé, jusqu'alors dans les activités connues de groupes comme les Brigades rouges: le rapt de personnes, à des fins d'autofinancement, si l'on peut ainsi dire!

On sait par les journaux que les enlèvements sont quasiment pratique quotidienne en Italie, et cela depuis des années. Mais on pensait que c'était surtout affaires de « mafiosi » siciliens ou de membres de la « mala vita » (littéralement « mauvaise vie », mais que les Français peuvent traduire par « milieu »!), et voilà qu'on peut se poser la question de savoir si des groupes extrémistes n'y recourraient pas aussi?

A. CROIX.

(à suivre)

De la bande Baader aux "brigades rouges" italiennes

(SUITE)

Les choses vont très vite en Italie, et avant de continuer notre panorama analytique des différents groupes terroristes qui se manifestent dans la péninsule, il nous faut apporter déjà quelque correctif à nos dires précédents. L'événement est en effet venu démentir l'hypothèse que nous avons formulée que les « Brigades rouges » n'avaient pas été jusqu'alors compromises dans des « enlèvements », uniquement réalisés pour alimenter la caisse de leur organisation, en dehors de tout caractère politique proprement dit ! Pour les NAP (Noyaux armés prolétariens), plus particulièrement agissant dans la région de Naples, il n'y avait déjà plus doute, à ce sujet !

Les « Brigades rouges » se sont illustrées tragiquement au début du mois de juin en enlevant le fabricant de vermouth Gancia, également le roi de l'**asti spumante**, prétendant ne le rendre à la liberté que contre le versement d'une rançon d'un milliard et demi de lires, ce qui, malgré la dépréciation de la devise italienne, leur eût laissé un peu plus d'un milliard d'anciens francs. C'est le denier qu'avait tiré en décembre 1974 les Napistes napolitains, de l'enlèvement d'un riche personnage de l'endroit. Somme à partir de laquelle, ils ont mené toutes sortes d'opérations, la plupart tournant à la catastrophe — leurs « artificiers » sautent la plupart du temps en préparant leurs machines infernales ! — hormis l'enlèvement d'un magistrat, réalisé, celui-là, à des fins strictement politiques, et qui fut pour eux, un petit succès, à la fin du mois de mai. Succès payé depuis par des arrestations multiples et qui n'ont pas fini de déferler !

Pour l'affaire Gancia, l'issue a été tout de suite désastreuse pour les « Brigadistes », qui jouent présentement de malheur, alors que l'année dernière ils avaient paru tenir assez longtemps les pouvoirs publics en échec. Notamment au moment de l'enlèvement du juge Sossi, piste que toutes les polices conjuguées n'avaient pu de longtemps remonter, puisqu'elles n'ont abouti que très récemment. La chasse à l'homme bat maintenant son plein comme elle ne l'a jamais battu, et le glas n'est peut-être pas très éloigné de sonner pour Renato Curcio, outlaw plus que jamais voué aux entreprises désespérées. C'est de justesse qu'il a pu échapper aux battues organisées après le rapt de ce Monsieur Gancia, récupéré sain et sauf par les carabinieri dans une ferme isolée, mais après une rencontre à feu ouvert au cours de laquelle un officier de police et la femme même de Renato Curcio, Margharita Cagol, lauréate en sociologie, comme son mari, de l'université de Trente, trouvèrent la mort.

Tout ce que l'Italie peut receler de vocations déclarées ou secrètes au mouchardage est maintenant à l'ouvrage et ce serait miracle que ce Curcio pût échapper longtemps à un tel flot de civisme !

Les **Brigades rouges** et les **Noyaux armés prolétariens** pouvant être tenus pour les principaux de ces groupes, qui ont cru trouver dans le terrorisme un recours contre la carence, ou ce qu'ils estiment telle, des grands partis de gauche traditionnels, sans en omettre la Gauche dite extraparlamentaire. Qualification, celle-ci, qu'il faut bien se garder d'interpréter, par une pente qui pourrait paraître aller de soi, dans le sens d'« antiparlamentaire », tous les ténors de ladite Gauche, brûlant tous, peu ou prou, d'être représentés un jour à Montecitorio (la Chambre italienne) ou dans quelque autre simulacre « régional », « provincial » ou « communal », comme on en est à élire à tours de bras, à tous les échelons. Il est à remarquer d'ailleurs, pour attester encore du caractère non anarchiste de l'actuel terro-

risme italien, que les membres des NAP sont pour la plupart des transfuges du groupe **Lotta continua**, un instant à la pointe de l'extrémisme non aligné, mais qui vient **sagement** de faire voter ses ouailles pour le P.C.I. de Berlinguer, aux récentes élections, refusant même de s'unir avec les gens du **Manifesto**, eux aussi électoralistes, mais encore attardés sur des positions hostiles au compromis historique !

Reprenons l'énumération des « groupuscules » qui signent par intermittences des attentats mais dont aucun n'a encore jamais eu le relief de ceux qu'on capitalise, à tort ou à raison, à l'actif des Brigades rouges ou des Nap !

Il y a donc encore des **Nuclei armati rivoluzionari** (Noyaux armés révolutionnaires), qui ont surgi surtout dans le Milanais, et qui datèrent leur naissance du lendemain du coup d'Etat chilien, en incendiant dans la banlieue de Milan, le siège de l'ITT et de la Panamerican Airways.

D'autres « Noyaux » encore, dits ceux-là **Nuclei rivoluzionari comunisti** sont apparus en octobre 1974, prétendant eux, se définir par rapport à une des victimes de Pinochet, le leader du M.I.R., Miguel Enriquez.

Une Volante rouge (**Volanta Rossa**) existe aussi, localisée apparemment à Sesto San Giovanni, une sorte de Saint-Denis de la banlieue rouge de Milan, mais dont les exploits ne paraissent pas avoir dépassé les raids à main armée contre les sièges locaux d'organisations syndicales « néo-fascistes » (CISNAL).

Ajoutons encore une organisation qui marque son passage, manifesté surtout par des incendies de firmes « multinationales », par le slogan **Senza tregua per il comunismo** (Sans trêve pour le communisme), qui lui tient lieu de tout !

Terminons sur ce fleuron, le plus beau de la couronne, et qui concernerait un dernier-né, tout frais baptisé à Gènes, les G.A.S., autrement dit les **Groupes d'Action Staline** !

C'est l'**Unità** elle-même, l'organe du Parti Communiste, qui nous en apporte dans son numéro du 10 juin, avec un effroi qu'on imagine, la révélation. De quoi ajouter encore à l'antistalinisme feint, qu'il est de bon ton d'arborer dans la maison. Peut-être que quelques futurs pilleurs de coffres se sont-ils avisés, après tout, que Staline avait été un précurseur dans le domaine, en aidant le fameux Kamo à « exproprier » autrefois les fonds de la banque de Tiflis !

Pour mettre le comble à la confusion, convenons qu'il n'est pas toujours facile de distinguer entre « criminalité » politique et délinquance ordinaire. Souvent des **mafiosi** ou des individualistes travaillant à leur compte doivent trouver expédient de déguiser leurs coups sous des désignations politiques de fantaisie ! Pourtant la « structure » des « Brigades rouges » paraît assez nettement tranchée, pour qu'il y ait opportunité à usurper leur étiquette !

Tous ces phénomènes d'**anarchie spontanée**, comme eût dit l'illustre Taine, employant évidemment le mot anarchie dans une acception qu'Elisée Reclus ou Kropotkine eussent récusée, ressortissent naturellement à de multiples causes, qui seraient longues à exposer, mais dont tout le monde veut refuser l'évidence.

Les communistes plus particulièrement, qui (et pas seulement les officiels mais souvent aussi les dissidents des différentes cuvées) ont là-dessus une explication toute faite, sucée dès leur première tétée « marxiste » (en vérité c'est calomnier Marx que de le mêler, même

abusivement, aux racontars de ces messieurs, mais, hélas ! les mots ne font fortune généralement que dans un sens dégradé, sinon même totalement contraire à la signification originelle) : il ne peut s'agir que de « provocateurs », suscités par l'ennemi pour déconsidérer l'honnête parti des travailleurs ! La conception policière de l'histoire fera partie éternellement du confort intellectuel de tout communiste qui se respecte, et on reste étonné de voir combien souvent elle imprègne encore des gens qui passèrent par le communisme voici quarante ans, apparemment revenus de tout mais qui n'ont pu cependant se laver le cerveau à cet égard !

D'ailleurs nos communistes de stricte observance, et cela particulièrement en Italie, ont trouvé chez les maïstes, des concurrents et même des enchérisseurs, qui trouvent le moyen d'ajouter encore aux stéréotypes traditionnels. La presse de droite italienne fait d'ailleurs ses délices, et aussi ses choux gras, de la littérature que les sectateurs de Pékin, aussi stipendiés que ceux de Moscou, publient là-bas. Leur journal, **Stella Rosa** (l'Etoile rouge) atteint dans cette question du terrorisme des sommets délirants, l'alpha et l'oméga de toutes choses se trouvant naturellement, dans les mains du K.G.B. selon ces observateurs perspicaces.

Au fond, il est triste de constater que la disposition intellectuelle est partout la même et qu'il en fut peut-être de tout temps ainsi. Benjamin Constant, disait pour son époque, que quand l'esprit ne pouvait trouver d'explication recevable à un événement quelconque, il n'était plus que de sonner les Jésuites ou les Francs-Maçons, qu'ils ne manqueraient pas d'apparaître et qu'au goût du preneur, les uns ou les autres tiendraient lieu de tout !

De nos jours, notre entendement défaillant peut toujours recourir à d'autres sortilèges, les Jésuites ou les francs-maçons, étant passés de mode, tout au moins comme marchands de mort subite ; des commodités nouvelles sont là, tout aussi magiques pour dissiper toute obscurité se présentant à nos cerveaux affaiblis : C.I.A. ; Intelligence Service ; K.G.B. ; S.D.E.C.E. ; D.S.T., etc.

Institutions certainement malfaisantes mais auxquelles on a tendance à prêter tout de même un peu trop.

L'Italie n'est pas en reste pour la fantasmagorie explicative. Elle a un service secret, le S.I.D., qui a déjà changé plusieurs fois d'enseigne et qui en changera encore, le scandale étant permanent dans la baraque, comme dans toutes les officines de même genre à travers le monde ; à quoi on remédie de temps à autre par un nouveau badigeon sur la façade, qui permet de recommencer comme devant.

Ce S.I.D. est naturellement une providence pour la presse, en peine de raisons plausibles, et nos chers communistes ne sont pas les derniers à le présenter comme le commencement et la fin de toutes choses !

Malheureusement l'Italie étant considérée comme une contrée mineure, les exploits du S.I.D. (Servizio d'Informazione Difesa) ne viennent pas jusqu'à nous. C'est dommage, car il y aurait de quoi se repaître autant qu'avec ceux de la C.I.A., tout au moins pour le comique, les malversations, les tripotages et les chantages de toute nature !

C'est à cette officine mal famée que la presse italienne veut rapporter souvent l'origine du terrorisme plutôt que de chercher dans la pourriture générale du régime, et dans la démoralisation qui s'ensuit dans toutes les classes, les causes profondes de l'explosion, qui ne fait que de commencer d'embraser l'Italie.

Les parlementaires, discrédités autant qu'on peut l'être par cent affaires de corruption, et de surcroît atteints du crétinisme spécifique, si bien diagnostiqué par Marx autrefois, ont cru récemment exorciser le phénomène, par le vote d'une nouvelle loi sur l'ordre public, loi qui copie par beaucoup de côtés celle que la République fédérale allemande a prise récemment à propos de la bande Baader-Meinhof. Illusion. Cautére sur jambes de bois ! Tout laisse croire que le terrorisme italien n'est pas encore au plein de sa vague, et qu'il y a même risque d'une prochaine italianisation de l'Europe.

A. CROIX.

“ MÉMOIRES ” ET MÉMOIRE DE LÉOPOLD TREPPER

Antérieurement à l'affaire Rosenberg, qui défraie aujourd'hui la chronique et qui la défraiera encore longtemps, le cas de Léopold Trepper, tenu, lui, pour un agent authentique et qui entend en tirer gloire et honneur, avait également requis l'attention publique, et en soulevant d'identiques remous !

L'intérêt était venu, très exactement comme pour les Rosenberg, d'une projection à la télévision, sauf que pour Trepper il ne s'agissait pas d'un plaidoyer absolu, même s'il eut l'habileté de tirer de l'occasion tout le parti souhaitable pour sa propre cause. Parti qui consistait d'abord à relever son image de marque, que certains ne voulaient pas croire aussi immaculée, qu'il le prétendait, vu la dizaine de mois qu'il avait passés sans trop pâtir, dans les mains d'un commando spécial préposé par Himmler à l'anéantissement de l'Orchestre rouge, et pourvu, comme on le croira sans effort, de tous les moyens *ad hoc* ! Dix mois pour Trepper d'une vie de château relative, dans une villa de Neuilly, qui abritait aussi d'autres personnes de bonne compagnie, à ce qu'il rapporte, tels André François-Poncet et Albert Lebrun. Tout cela pendant que d'autres exécutants de moindre importance de l'Orchestre rouge connaissaient le sort tragique qui est celui du petit personnel, partout et toujours ! Bonheur encore exceptionnel, Trepper, trompait la vigilance d'un des « tortionnaires » affectés à sa garde, et réussissait une évasion, comme jamais aucun prisonnier n'avait osé ou n'osera en rêver.

Après quoi, on comprendra que ses employeurs so-

viétiques, l'ayant récupéré, se poseront toutes sortes de questions. Même moins systématiquement défiants, comme ils le furent toujours, on peut admettre qu'une certaine perplexité pouvait être de mise, chez les augures du Kremlin, qui au travers de multiples officines (4e bureau de l'Armée rouge ; N.K.V.D. ou K.G.B. (selon l'heure) ; ou Komintern) « font » dans le « renseignement » !

C'est que Trepper, pour répondre à toutes les suspensions qui s'élevèrent à son propos, prétend avoir « doublé » avec maestria, les Gestapistes chevronnés et les maîtres espions de l'Abwehr, qui eurent tâche de le triturer après son arrestation, en novembre 1942, à Paris, non sans y laisser quelques plumes, mais secondaires, au regard du jeu du « grand jeu », qu'il entama dès la première minute où il fut au pouvoir de l'adversaire.

Le « Grand Jeu », tel est le titre d'ailleurs qu'il a donné aux *Mémoires*, qu'il vient de publier chez Albin Michel. Mémoires qui ne font d'ailleurs que répéter, pour le principal, le *bestseller* que lui consacra, un historiographe enthousiaste de sa personne et de sa cause jusqu'à l'idolâtrie, Gilles Perrault, l'auteur de *l'Orchestre rouge*. Encore que les deux problèmes se posent différemment, on peut même dire que Gilles Perrault aura été pour lui ce qu'Alain Decaux veut être pour les Rosenberg !

Après tout, peut-être même Trepper dit-il vrai ? Les gens du « renseignement » sont une étrange faune avec